

20 lettres autographes
(inédites)
de
L.-L. Bonaparte
à
Charencey

Microfilmé
N^o 575 - 595
28 - X - 63

- Bonap. à Charencey

- dans la coll. Monzon

- publiées dans RIEB

1 ^e - 29 sept. 1862	-----
2 ^e - 13 déc. 1882	-----
-----	28 déc. 1882
-----	5 fév. 1883
-----	4 fév. 1884
-----	7 fév. 1884
-----	8 fév. 1884
3 ^e - 29 mars 1884	-----
4 ^e - 5 avr. 1884	-----
5 ^e - 10 avr. 1884	-----
6 ^e - 14 avr. 1884	-----
7 ^e - 24 nov. 1884	-----
-----	13 déc. 1884
-----	19 déc. 1884
-----	25 déc. 1884
8 ^e - 2 jan. 1885	-----
-----	7 jan. 1885
9 ^e - 25 jan. 1885	-----
10^e - 28 sept. 1885	5 sept. 1885
-----	12 sept. 1885
-----	16 sept. 1885
10 ^e - 23 sept. 1885	-----
11 ^e - 16 oct. 1885	-----
12 ^e - 1 oct. 1886	-----
-----	9 nov. 1886
13 ^e - 11 fév. 1887	-----
-----	9 sept. 1887
-----	19 déc. 1887
-----	27 fév. 1888
-----	5 mars 1888
-----	9 mars 1888
-----	27 mars 1888
14 ^e - 10 nov. 1888	-----
-----	1 mars 1890 (il ne voit plus du droit)

L'empereur n'en a pas fait. En somme, le genre d'un, est
 ill, il, hil, et fait, est ça,
 ce, pour ice, ire,
 ; tra, tre, selon les
 les linéaires.
 Coulon pour
 ce long
 breuvage,
 et avec
 moy l'on
 tache
 l'on le
 nouvelle
 année,
 le long
 l'rie
 le ma
 craine
 M. de Charney
 M. de Charney
 M. de Charney

Londres, 28 Déc., 1892.

Mon cher M^r. de Charney

J'ai reçu avec plaisir

le 2^e fascicule (et dernier) du tome XI, ainsi
 que votre brochure sur les hommes chiens.
 Recevez mes meilleurs remerciements pour
 ces nouveaux envois et pour la peine
 que vous voulez bien vous donner pour
 compléter ma collection.

Du Tome V, ou "mélanges attribués par
 Hjelvig", je ne possède ni les faux-titres ni
 le titre qui indiquent que ce volume
 fait partie du cinquième des "actes"; ou pour
 mieux dire, je ne possède, du Tome V,
 que le titre de la quatrième livraison,
 ainsi conçu: "actes, ch. Tome V. - H. 4."

Du Tome XI, je ne possède que le
 faux-titre et le titre de la première
 livraison, mais non pas les titres
 et faux-titres du Tome XI entier,
 composé de deux livraisons.

Je pense que Besquais, et peut-
 être Suisse, pour femme basque
 et femme suisse, peuvent être tolérés,
 mais je ne les trouve dans aucun
 dictionnaire accrédité. Comme
 les masculins Besquais et Suissais
 pour homme basque et homme suisse,

n'existent pas en français, Besquistes et
Suisseste devraient se trouver à leur
place dans les dictionnaires qui
donnent Portugais, français, etc.;
car tout féminin en ais suppose
un masculin en ais.

Je vous remercie de la bonne
opinion que vous avez de moi
comme baccophile; si l'attribue
en grande partie à votre amitié,
mais si vous aiez le croire que l'en
fait de théorie si mes tâches que
le en rapprocher le plus qu'il m'est
possible de la vérité, avec la ferme
conviction que le vrai vérité, en
fait de science, ne sera jamais
atteinte par l'homme sans ces
bas monde. Le célèbre chimiste
Berzelius étoit, lui aussi, de cet
avis. Je me borne donc, rebas
instantibus, à reporter ma théorie
versable comme moi-même et
toute autre, et si suis toujours prêt
à en adopter une autre qui me
paraît meilleure que la mienne.
Si vous voulez vous donner la
peine de lire tout ce que j'ai
écrit sur le basque et sur la verba
en particulier vous y trouverez les
arguments que je donne en faveur
de ces hypothèses. Comme il n'est
faucit uloniam crages leur,
cozier sont ce qui se trouve de
imprime à ce sujet, ~~l'imprime~~

Le ne l'explique ~~seulement~~ à cause de ce que
le ne peut admettre que mita signifie
"par moi". "Par moi", en bergue, est
mitaz, ou mitaz, ou mitas, ou mitas, ou
mitaz, ou mitaz, ou mitas, ou mitas, selon
les différents dialectes, sans dialectes, et
variétés que j'ai recueillies sur les
lieux de la bouche des Bergues. On ne
dit nulle part mit, comme "par moi",
et aucun localement imprimé ou non, ^{dit}
ancien ou moderne, exprime que mit
ait jamais signifié "par moi". Les
terminons ont une déclinaison miti
genaris, et toute forme hypothétique
est en dehors de mon système. Le
nom admettons comme vrai tout
ce qui est possible, que servant la
science linguistique qui doit être
basée sur les faits réels. Ne
est la même de uka, comme "mein".
Le ne concerne pas ce mot dans
ce sens. Quant à mitra, le premier
ne représente le pronom sujet de
première personne du singulier, le
second ²/₁₂ deux plusieurs dialectes, mais
non pas sans tout, indique le temps
passé, et le troisième d'après moi,
n'est dû qu'à la confusion que fut
plusieurs dialectes bergues ~~est~~ entre
la forme principale et la forme
relative. Le on l'explique: mitra
comme cela se trouve sur l'aerons
le haut-neo-romain ¹²/₁₂ mitra
signifiait car en origine "j'ai", mais

"que j'étais", tandis que "j'étais" se
disait "nintre, nitra, nintre, nitra, etc.",
selon les dialectes. En effet, l'auteur
nous "j'étais" dit nintre, et pour
"que j'étais", nintren; tandis que les
haut-normands méridionaux (dialecte qui
occupe une grande surface du pays belge),
pour "j'étais" dit nitra, et pour "que
j'étais", nitrans. Les dialectes, ~~haut-normands~~
variétés, et sans variétés, conservent
très-souvent en Belgique, comme dans
toutes les langues de l'univers, les
formes anciennes qui ont disparu
de la langue écrite. Cette vérité
est prouvée par les linguistes qui
retrouvent dans le milieu le verbe
science moderne, et sans discussion
avec ceux qui n'admettent pas
cette vérité deviendrait impossible
pour moi. Je dis donc que
nintre est la forme primitive
pour "j'étais", le na pour "et",
ce mot que ni plus itra (essence,
parole, verbe, vie, etc.), et
le second n indiquant le temps
passé. L'a final n'est pas indispensable
car dans certains dialectes, ce
mot se supprime, on peut le
supprimer, le même que le second n.
De fait, par conséquent, d'après moi,
n'a rien à faire le na et le na,
conçoit que feu (fruit) remplacé le feu,
moi le ne saurais être

(doit appartenir à une lettre de 1882) 12.

ses besoins modernes (qui en général
sont moins univocifs), plus primitif
que le français de l'Île de France.
p.e. vague, cat, en québec, etc.,
pour vache, chat.

Quant à khaur "enfant", que vous
citez, il n'existe dans aucun
dialecte basque. C'est aur ou
haur que l'on dit et non pas
khaur. À Poncat, on dit kaur
pour le démonstratif hic "ce,
ce-ci"; en Salazar, kaw, en
Aezcoas et en haut nav. mar., gaw,
en basque de France, haw,
en Espagne, aw. J'ai fait
connaître le premier kaur et
kaw, gaw; et, le premier, j'ai
établi la chronologie suivante:
kaw, gaw, haw, aw. Mr. Von Eys,
dans son ignorance crasse,
présent que haw est plus
ancien que kaw. Primum denique
amicum.

Quant à ban canadien, il a tout
signifié en même temps fuit
et defunctum je n'hésite
pas à avancer que le sens de

fuit ou erat est le primitif
et que celui de defunctum
est postérieur, comme fuit et
fu français; fu "fuit" et
fu "defunctum" italien.

Avec bien des remerciements,
croyez-moi toujours

Vos dévoués
Bonaparte

P.S. Je vous prie d'observer, d'après ce
que je viens de dire, que ce n'est pas
l'aercoan qui rebranche le ou final
en nintre, mais que c'est la
quizescoan qui ajoute, sans raison
d'être, un ou final au verbe,
non relatif. Je dis "non relatif", car
du moment que la forme relative
d'Heu, l'aercoan dit fort bien, lui
aussi, nintzen, et non pas nintzes.
Si l'aercoan s'amuserait, dans son
antipathie pour le ou final, à le
supprimer toujours par corruption,
comme vous paraîtrait le soupçonner,
il dirait toujours nintre, soit en
sens de "j'étais", soit en sens de
sens de "j'étais", "que j'étais".

2

Londres, le 5 Fev., 1893.

mon cher Mr. de Charencey

J'ai reçu votre bel
ouvrage sur les langues américaines.
Le seul reproche de la lire aussitôt
que mes travaux pour la Société
Philologique de Londres me laisseront
un peu de temps libre.

Agreez avec vos meilleurs remerciements
et l'assurance de mes sentiments
d'estime et d'amitié.

L. Bonaparte

3
Londres, le 4 Febr., 1884.

Mon cher Mr. Le Chorenay

J'ai parcouru avec
beaucoup d'intérêt vos intéressantes
brochures, qui me sont parvenues
en très-bonne condition.

Recevez mes meilleurs remerciements
et craquer-moi toujours

Vr. le bonami

L. L. Bonaparte

P.S. Je suppose
qu'il n'y a
aucune livraison
annuelle des "actes"
qui ait paru.

4
Londres, le 7 Fevr., 1844.

Mon cher M^r. de Charencey

Je crois que da devait être primitivement ra (ira, itra, iz, itz), car da, et non pas ra se trouve dans les terminatifs à régime indirect: rayo "il est à lui", raye "il est à eux"; raik "il est à toi (homme)", raim "il est à toi (femme)", raim "il est à toi (homme ou femme)", raizuta "il est à vous", rait "il est à moi", raique "il est à nous". Donc ra, et non da, devait être la forme primitive. Si da a été substituée à ra, je crois que cela a eu lieu pour la distinguer du primitif ra, synonyme de re "il était". C'est la seule explication qui me satisfait. Je même ira est pour itra, et en plusieurs variétés ida et ira se confondent. Au reste, même à présent, on dit litrake pour lirake,

et en Bancelais, se trouve
quelquefois gitra pour
gra. Gra, dans ce dialecte
est pour gira, comme
tra et dra sont pour
tira et dira. Ce n'est
qu'en échantonnant fautes
les variétés d'une langue
que l'on peut se rendre
compte de ces sortes de
mutations qui paraissent
étranges lorsque on ne
s'occupe que des dialectes
littéraires. Te se dit aussi
bien que ter en biscalien,
comme no et nor, ru
ou ruy "boit", iru ou iruy,
tau ou tauy, hav ou hauy,
hav (primitif de hau) ou
hauy, cha. De même ego
ou eguy, arrai ou array,
cha, cha, cha, mais si na
crist jor au tent de défant
ni au tent pronominal,
comme egant rien les,
caramma avec l'idée

verbe, qui d'égérâ moi,
lorsqu'elle est matériellement
exprimée, se rapproche le
plus au moins loin à
itr, itra "parole, être par
excellence", et même "Dieu"
(VERBUM). Ce mot ineffable
visifie tous les autres. Voilà
ma théorie, sublime pour
les uns et ridicule pour
les autres. Je suis heureux
de penser ainsi; je ne cherche
pas à faire de prosélytes, et
de respecter, sans le vouloir,
toute opinion sincère en face
à la mienne.

Croyez-moi toujours,
mon cher M. de Charencey,

Votre dévoué
L. de Bonaparte

5

Londres, 6, Norfolk Terrace,
Baywater,
le 4 févr., 1884.

Mon cher Comte

Je crois avoir
oublié, dans ma dernière
lettre, d'avoir mis le N.º 67
sur l'adresse, et ce me din je
pouvai votre carte qui était
tombée de la brochure sur
vous en avoir adressée et
qui s'était égarée.

agréer mes meilleurs ^{remerciements}
pour cet intéressant ^{document}
du P. Colomb, et croire moi

Votre dévoué
L. S. Burgette

6

Londres, 13 Dec. 1884.

P.S. Je viens de retrouver l'ouvrage
qui contient les Proverbes Nègres (de
la Soc. de St Jérôme). Vous avez mille fois
Mon cher C. de Charencey

~~Le portfolio contient
les Proverbes Nègres par Audin,
imprimés à Port-au-Prince, mais
qui n'ont rien à faire, je pense,
avec la Société de St Jérôme;
et je crois, sans en être sûr
à fait certain, que si les
devis à Mr. d'Abbatia, sont ces
là les Proverbes dont vous parlez?
Je n'en ai pas d'autres.~~

Je vous envoie tout bonnement
cinq autres exemplaires de mes
Remarques sur M. Vinton. Seriez-
vous assez bon de vouloir
les distribuer parmi les personnes
de Paris qui selon vous pourraient
s'intéresser au bureau, ou même
à notre Société tout de suite
membre honoraire. Dans
une quinzaine de jours au
plus je vous enverrai 4 pages,
comme celles que je vous envoie,
de nouvelles Remarques sur ce
mouvement, qui grèvent sur
les Bureaux ne viennent de quelle
part!!! Je vous en prie d'en garder une.

exemplaire ^{de} à distribuer les 5 autres
aux mêmes personnes auxquelles
vous avez bien voulu distribuer
les premières remarques.

Pensez-vous qu'en me qualifiant
de membre honoraire je
pourrais, sans indiscretion,
demander la réimpression
sans les actes de la Société
Philologique de ces deux
pages de Remarques? j'
attends votre réponse et
suis comme toujours

Vos
L. L. Bonaparte

7

Londres, 19 Déc., 1884.

Mon cher Comte

Le r final tantôt se redouble en basque lorsqu'il prend un suffixe quelconque commençant par une voyelle, et tantôt¹ il ne se redouble pas. Le plus souvent il se redouble. Mais quand est-ce qu'il se redouble et quand est-ce qu'il ne se redouble pas? Dans l'état de l'orthographe, même la plus moderne, on ne distingue pas le r final qui se redouble de celui qui ne se redouble pas. C'est un grand malheur; et tout bon dictionnaire devrait distinguer entre ur "eau" et hurr "noisette" entre hur (soule dir) "eau, hor" (un pas hur) "chien", du même dialecte, et hürr "noisette" idem. Le fait est qu'il y a des mots finis en rr à l'infini; que l'on a le

grand tort d'écrire avec un
seul r. Si l'orthographe
écrit ce que'elle devrait être,
c'est à dire strictement phonétique,
toute difficulté disparaîtrait, mais
telle qu'elle est, la difficulté est
impossible à résoudre si non par
la connaissance pratique de la
prononciation. Voici une petite
liste de mots qui ne redoublent
pas le r final parce que ce r
est un r faible: ur "eau", tur
(couletin) "eau", tur "bois", irur,
ou hirur "trois", laur "quatre", etc.
on dira au défini ura, hura, tura,
irurac, laurac, etc., mais les
mots suivants, quoique écrits avec
un seul r, suivent la règle générale
du redoublement: tur (pron. turr), gour
"noisette", hiur (pron. hiurr (couletin))
"noisette", indur (pron. indurr) "force",
indarrer "par force". Tous ces mots,
comme indarrer, ne prennent le rr
qu'ils n'auraient jamais dû avoir
donner à l'indéfini, et on dit: hurr
hiurr, indurr. La règle générale
est le redoublement du r écrit
simple en dépit du bon sens. Qu'on
à giron arer, il n'y a pas de r

hor "chien" (sacelatin),

final, car giron - finit par n et
girona fini par a. Le r de girona-
rena vient après lla et non pas
devant lla, et votre exemple est
mal choisi. Vous vous moquez
sans doute du mot imaginaire
de Mr. van Eys gironar, pour girona,
et même dans ce cas, on ne voit pas
pourquoi, si ce mot existait, on devrait
dire plutôt gironaren que gironarren.
Dans gironaren le r est euphonique,
et pas autre chose. Que de
dialecetes disent gironaren!
Avez-vous reçu les 5 exemplaires
de ma première note? Je l'ignore,
et aussi vous ne me dites pas si
je puis espérer que ces deux

notes de remarques sur les
beaux de Mr. Vinson
pourront être réimprimées
dans les Actes de la Société
Philologique.

J'attends votre réponse
et suis, comme toujours,

Très affecté
G. L. Bonaparte

8

London, 25 Dec., 1864.

Mon cher Comte

Eche, une, arlote,
seme et tous les noms finis
en e (arlote ni plus ni moins
que tout autre) peuvent changer
ou ne pas changer le e final
en i devant a article. Cela dépend
des variétés des différents dialectes
et sous-dialectes basques. Nous
avons donc semea ou semia, auxquels
il faut ajouter semie, et, dans
une ou deux variétés très-rares,
semea, où e représente l'a bref
anglais dans fat, man, back,
etc., son intermédiaire entre
l'è ouvert et l'a ordinaire
français. Je n'ai jamais entendu
ni semie, ni semée ni avec l'accent
triquet sur l'avant-dernière voyelle.
Quant à semea et semia,
ils peuvent recevoir cet accent
sur la dernière, ou sur l'avant-dernière,

ou sur la première, mais cela
toujours selon les variétés. Nous
avons donc 1. seméa; 2. semea;
3. sémea; 4. semia; 5. semia;
6. sémia; 7. semie. semée.

Les numéros 4, 5, 6, 7 présentent
l'i et non pas le son de
l'i bref anglais dans city ou
dans milk, etc. Ce son n'existe
pas en usage; et si l'i a alors
paraît différent dans cette
langue de l'i tonique, cela
ne tient nullement à la
qualité du son, mais à l'accent
tonique qui, lorsqu'il manque
sur une voyelle, en rend le
son non pas différent, mais
seulement moins clair, en de-
ment comme l'i français a son
de bien, qui ne diffère en rien,
quoiqu'à la qualité, de l'i français
tonique de pétri.

Je mets à la poste six
exemplaires de mes nouvelles
"Remarques", etc. sur M. Vinson.
Je vous prie d'en agréer un,

et de vouloir bien distribuer les
autres parmi les personnes
auxquelles vous avez eu
la complaisance de distribuer
les premières. J'aimerais
bien que ces lettres et d'elles
pussent être réimprimées
en même temps, à la
suite l'un de l'autre,
dans le prochain numéro (1885)
des "Actes". Je m'en rapporte
entièrement à vous. Seulement
(experte crede Reperto), je
peux que si je ne corrige
pas les épreuves (même dans
ce cas, où il ne s'agit que d'
une simple réimpression), la
nouvelle édition pourrait ne
pas réunir très-correctes. Toutes
ces formes bizarres (dont
plusieurs insolites) donnent
plus d'embarras que l'on ne
pense, non seulement à l'
imprimeur, mais même
aux Basques qui ne savent
que les bizarreries littéraires
leur language ou la variété

de leur village.

Agner avec mes
meilleurs souhaits
pour Noël et la nouvelle
année, l'assurance de
mes meilleurs sentiments
d'estime et d'amitié.
votre dévoué

L. A. Pompette

9

Londres, le 7 Janv., 1845.

Mon cher Comte

Randera (de randa "réseau")
est un mot comparativement moderne,
car il ne se trouve ^{dans} pres les vieux
dictionnaires espagnols, tandis que
andre, andra, andere se trouvent
dans les plus anciens dictionnaires
antérieurs à ces vieux dictionnaires espagnols.
Andre, en outre, ne signifie pas
seulement "dame", mais aussi "femme"
en général, dans le sens de "mulier", ^{scythique}
en biscayen, et peu importe que le
sens de "dame" se trouve aussi en
Frisponson avec celui de "mulier",
et même que celui de "dame" soit
le seul qu'on lui donne en France.
Il me paraît donc bien étrange
que le nom des friseurs de réseaux
soit devenu le nom général des femmes.
Pour que, en soubadin, andere puisse
signifier proprement "mademoiselle",
il faut changer le d en j et dire
anjere, comme de eder "beau" on
fait ejer "johet". Si randera esp.
devenait basque, ce n'est pas à
andere qu'il donnerait lieu, mais
à errandera ou arrandera,
et quant à l'exemple de arrats
"unuit" en guipéscon, et "soir" en
labourdin, je crois votre étymologie

non plus à celle d'arrats, qui est ni plus ni moins
que l'arrats comme dictionnaire espagnol - guipéscon.
Voilà peut-être même mes amis. Or, je ne me souviens
pas d'avoir vu ce mot dans aucun dictionnaire
de la langue basque.

insoutenable. Je vous donne la mienne
que je considère comme certaine, mais
comme je ne l'ai faite connaître
à personne jusqu'à présent, je vous
prie, si vous en gardez, de ne la faire
que comme une chose venant de moi
et dont j'assume la responsabilité.
Je dis donc que arrats "soir" ou
"nuit", comme l'on voudra n'est
ni plus ni moins que "le temps
de repos" ou "le temps où l'on prend
haleine", comme le mot même
l'indique très-clairement: arr,
artu "prendre, pris" et ats "haleine",
c'est-à-dire "prendre haleine"
"haleine prise". De même ou
"matin, de bonne heure" joir,
moi que goi "haut", n'est, pour
instrumental; l'idée de "haut" se
rattachant au lever du soleil. C'
est une dérivation dans le genre de
tarde "soir, tard", ou dans le genre
de diu de dies, etc.

Andre "femme" et ἀνὴρ, ἀνδρῶς
«homme» ne diffèrent que vient
au sexe, et si ne vois pas pour quoi
la racine, commune au basque et au
grec, serait plus extraordinaire
que bos lat., boves, bues ital., buey
esp., boi port., etc., mots ^{qui} signifient
tous le mâle, tandis que bur,
bei basque signifient «vache». Gallois
Le fait est que la même racine
peut exprimer le mâle dans
une langue et la femelle dans une autre.

Quint à aphez "onêbre", et même
quelques fois "meine", en lebourdin et en
souletin, il correspond à apaiz "prêtre"
en quipuscoan. Qui est plus ancien que
e, comme au (l'est plus que e). Il
faut donc remonter à la forme
originale avant de composer,
et dir tout avant de faire dériver
un mot appartenant à une langue
aussi ancienne que la basque, d'
un autre mot appartenant à un
pays romain tout moderne.
Je veux dire que apaiz ressemble
fort peu à abesque, quoique aphez
Cela écrit le gs a peu d'impor-
tance lui ressemble d'avantage. Au reste,
ce n'est pas avec la béarnaise,
qui ne touche ~~pas~~ ^{pas} au
~~quipuscoan~~ ^{quipuscoan}, ~~mais~~
~~avec~~ ^{avec} l'
espagnol qu'il faut composer
apaiz, et, franchement, apaiz
et obispo sont assez différents. Je
crois cependant que episcopus lat.,
vescovo ital., obispo esp., bispo port.,
évêque franc., aphez pitin lebourdin
et obispo quipuscoan appartiennent
tous au grec, qui seul rend compte du
sens de ce mot, qui est "évêque" ou
"surveillant", ἐπισκοπος, mais je ne saurais
admettre une commune chose plus
ou moins possible, sans qu'elle
soit prouvée, que apaiz et aphez
son dérivé, immédiat et qui signifie
"prêtre", doivent nécessairement avoir

eur aussi; une origine grecque, par l'inter-
médiaire (bien entendu) du latin.

Je n'admets pas surtout que,
de même que obispo quip. n'est
que obispo espagnol, de même
aphez lab., dérivé ou plutôt corruption
de apuz quip., ne soit que le
béarnais aberque, et cela,
quand même on admettrait
comme je l'admets) ^{la} possibilité
~~de~~ que apuz et aphez
aient une origine grecque comme
aberque, corruption de episcopus.

Il faut se souvenir que ce n'est
pas le béarnais ou le gascon qui
ont exercé le plus d'influence
sur le basque en général, car les dialectes
espagnols (qui sont les principaux)
ne lui doivent que très-peu.
Le bas-navarrais ne devrait pas
être choisi de préférence
dans vos recherches, car il est
très-naturel que dans ce
diocèse les mots béarnais se
soient introduits, comme des
mots aragonais peuvent l'être
introduits dans le rousselais et
même dans le salersois.

Je finis ma lettre par vous faire
remarquer que le dictionnaire de
Larramendi n'est pas un dictionnaire
basque, mais un dictionnaire

espagnol habité en basque, mes remarques peu flexibles ne s'appliquent ni au
dich. comm. par le basque. Tout ce qui est aragonais en Larramendi, appartient au
dich. comm. par le basque. Tout ce qui est aragonais en Larramendi, appartient au
dich. comm. par le basque. Tout ce qui est aragonais en Larramendi, appartient au

Londres, le 5 Sept, 1885.

mon cher Combe

Après ma légère
attaque de paralysie, ma
conscience m'en a même l'été
un peu longue. Madète est très-
fatiguée. Je ne puis que vous
écrire très succinctement pour vous
dire:

- 1.° Que je vous remercie de vos
nouvelles brochures;
- 2.° Que si je ne vois pas dans les
actes l'insertion de mes deux
brochures sur Mr. Vinton, comme
vous m'avoir fait espérer;
- 3.° Que, si les corrections sont bien
faites, il n'y aura plus besoin de
nouvelles révisions et épreuves.
- 4.° Que je ne pense pas que les
mots qui expriment "même neige"
dans une langue soit particulièrement à
ceux qui expriment "nourrice",
"evlonche" dans une autre;
- 5.° Que la que la qualité de "fleur"
évent commencent à faire les acceptions,

Le ne veis pas en elle (maise)
seroir à seuer l'origine de
clorri au ethorri qui n'est
pas l'herbe qui croît de seul
des fleurs;

6.° Que emes ou emo, persistent
se rapportent à femina latin,
sans que cela prouve le moins
du monde que emes vient de
femina, heruse, femme, etc.,
et vice-versa;

7.° Que, enfin, comme dit mons
Müller, etymology of sound
is not always sound etymology.
Excuser ma mauvaise évidence
et croire-moi toujours

un tel
L.-L. Bourget

11
Londres, le 12 Sept., 1885.

mon cher Comte

Je vous remercie bien de toute la peine que vous vous êtes donnée pour moi, et si vous renvoie l'épreuve corrigée, j'attendrai avec impatience le bulletin et le volume qui contiendront mes notes. Je fais encore un effort pour répondre à votre question, mais si je suis forcé de vous avouer que, jusqu'à mon rétablissement complet, il me sera impossible de continuer à m'occuper de l'étymologie basque. Mon médecin l'espère et s'en réjouit et je lui obéirai jusqu'à regret. Je pourrai sans doute corriger les erreurs de ma seconde note, sans me fatiguer.

1.° L'aubépine, non seulement n'est pas le seul arbuste qui donne des fleurs, mais il n'est pas non plus le seul arbuste qui en donne beaucoup et de très-bonne heure.

2.° Conclure du français en latin (jiement "jiementum") n'est pas la même chose que conclure du béarnais, prois néo-latin fort moderne, au basque, langue non seulement ~~comme~~ non-latine, non argonnaise et non flexive, mais appartenant à la grande classe des langues agglutinantes; j'y

3.° Il ne faut pas oublier que, le basque français emprunte quelquefois au gascou ou au béarnais, il n'en est pas de même du basque espagnol, dont tout basque de France dérive et qui, comme ce dernier, ne se trouva pas en contact avec ces deux patois romans modernes, mais seulement avec l'espagnol.

4.° Estourit, que vous écrivez incorrectement eslourrit, n'est ni une forme euphonique de tourit "fleur", bien moins souvent employée que celle dernière, Or, si réellement

lorri venait de estourit (chose impossible), la
basque aurait lori, et non pas lorri; ~~est~~ même
dans ce cas, lorri et lorri ne sauraient pas
plus appartenir à la même racine que
ari "félix" et arri "pierre"; eri "malade"
et erri "village"; iri "ville" et irri "pipe";
ori "jaune" et orri "feuille"; rori "fortune"
et rorri "pau"; uri "pluie" et urri "jeu
abondant", etc. En effet, la permutation
de r en rr, entre deux voyelles, est tout-à-
fait contraire au lois phonétique de
basque. C'est pourquoi de florem
on a fait lore, soulab. flore, et non
pas lorre ou florre.

5°. Je finis par faire observer que
c'est surtout le soulab. sin et moins
le labourdin qui offrent quelquefois
des mots béarnais. C'est ainsi que
les mots soulab. sin peras "poire"
et salmon "saumon" viennent bien
du roman, car partout ailleurs on
trouve udare ou madari et
iroki ou irokin. De même
lorri se trouve partout, et
non pas seulement en français,
surtout avec le sens d'"aubépine"
et surtout avec celui de "épine",
parce que bien des plantes.

Congez-moi toujours

Votre D^e
L. L. Bonaparte

Londres, le 16 Sept, 1885.

mon cher Combe

Je vous écris de mon lit
pour vous dire que je ne désire pas
de tirages à part de mes deux opuscules.
Un exemplaire de numéros par ados
qui les contient me suffit. Je n'ai
pu encore recevoir toutefois, les épreuves
de mon second opuscule pour être corrigé
s'il y a lieu. Quant au n.º du Bulletin
renfermant vos entretiens de mes lettres,
je désirerais aussi les posséder.
Avec bien des remerciements,

Vad. Leveque
C. L. Bonquet

Louvain, le 9 Nov., 1886.

Mon cher Comte

J'ai reçu le commencement du nouveau volume contenant mes deux petits articles. Agréez mes meilleurs remerciements. Je serai très-content de recevoir les fascicules au lieu du volume en une seule fois.

Une tout bonne

L. S. Brumpt

Londres, le 9 Sept., 1887.

Mon cher Comte

Toujours souffrant,
 Je n'ai pu vous remercier plus tôt
 de votre article "Xibalba", que
 j'ai lu avec intérêt. Je le
 fais maintenant, tout en vous
 enviant votre état de santé,
 qui vous permet de continuer
 à vous occuper de vos études
 favorites avec tant de constance.

Votre affi'

L. - L. Bonaparte

Londres, le 19 Dec., 1887.

Mon cher Comte

J'ai reçu avec
 plaisir le XV volume des Actes.
 Agréez mes remerciements pour votre
 aimable attention et pour l'intérêt
 que vous prenez à ma santé.
 Elle se maintient passable
 pourvu que je n'entre pas la
 continuer mes travaux linguistiques.
 Mon médecin m'assure toutefois
 qu'en persistant encore quelques
 mois à me reposer je pourrai
 encore y consacrer deux ou trois
 heures un plus par jour.

Votre très-Modeste
 A. - L. Bonaparte

16

Londres, le 27 Fév., 1848.

Mon cher Comte

Je vous dois encore
bien des remerciements pour
votre indubitable "Confessionnaire".
Acceptez-les, et croyez-moi
toujours

Votre Affé
A. L. Bonaparte

17
Lombres, 5 Mars, 1844.

Mon cher Comte

Du Bulletin je ne
possède que depuis le p 1
jusqu'à la p. 165 inclusivement.
Je possède aussi le titre.

Avec bien des remerciements

Le V. Secrétaire
L. L. Bonaparte

Londres, 9 Mars, 1844.

mon cher Comte

Mille remerciements
pour la continuation de
Bulletin et pour les deux
éditions du Confessionnaire
Chambel (Chambel).

Votre dévoué
L. L. Bonaparte

Londres, le 27 Mars, 1848.

Mon cher Comte

Je viens de recevoir,
 je suppose, par erreur, la circulaire
 ci-incluse; car, j'ai déjà reçu les
 feuilles qui me manquent du
 Bulletin, que vous avez eu
 l'amabilité de m'envoyer, et
 dont je n'ai pas manqué
 de vous accuser réception
 en vous remerciant.

Votre dévoué
 L. - L. Bonquet

Londres 1 Mars,
1870.

mon cher Comte

Je vous remercie
de votre intéressante brochure
mixteca. Je ne puis vous
écrire qu'avec difficulté, car j'ai
eu perdu, quant à lire et à
écrire, l'usage de mon œil droit,
quoique je meisse, me servir,
même de celui-ci, pour voir à
distance.

~~Comte de~~
L. L. Bonaparte

le mémoire bien connu intitulé : *Langue basque et langues finnoises* (Londres 1862). Et celui du comte de Charencey auquel il est fait allusion a pour titre : *La langue basque et les idiomes de l'Oural* (premier fascicule, structure grammaticale et déclinaisons (Paris 1862) : il fut suivi de deux autres fascicules, l'un daté de 1866 et l'autre de 1895.

La lettre qui vient après est datée de 1882. Rien n'a été retrouvé des épîtres qui ont pu être adressées par le prince entre 1862 et cette dernière date. Les relations entre les deux philologues s'étaient du reste continuées durant cette période : je n'en veux pour preuve que les comptes rendus des séances de la Société philologique et ce passage d'une petite note du prince datée du 6 avril 1866 : (1) « Il y a déjà plus d'un an que nous avons fait part de ce fait (2) à Monsieur H. de Charencey. Nous ne pouvons donc que remercier ce jeune savant d'avoir bien voulu donner de la publicité (3) à cette petite découverte linguistique que nous avons été assez heureux de faire pendant nos excursions. »

II

Pour l'année 1882, nous ne trouvons qu'une seule lettre ; la voici :

v 2

« Londres, 6 Norfolk Terrace, Bayswater.
« 13 Déc. 1882.

« Mon cher Monsieur de Charencey,

« Il y a à peu près douze jours, j'ai reçu par la poste une enveloppe vide, le contenu (faute de solidité du papier) s'étant égaré en route. J'ai cru, toutefois, reconnaître votre écriture. C'est pourquoi je vous prie de vouloir me faire connaître si cet imprimé sous bande venait de vous ; et, en cas affirmatif, de vouloir bien me dire en quoi consiste le sujet de cette supposée brochure.

« Je vous prie de croire à tous mes sentiments d'estime et d'amitié.

« L.-L. BONAPARTE. »

Rien à dire de cette lettre, sinon qu'il paraît s'en dégager que les services postaux ne fonctionnaient pas mieux qu'à présent il y a vingt-six ans.

(1) Note sur les prétendus génitifs et datifs pluriels de la langue basque. Cf. *Rev. de ling.* 1868, p. 282.

(2) Il s'agit des génitifs et datifs pluriels en *aken* et en *aki*.

(3) (Voyez « La Langue Basque, et les Idiomes de l'Oural », par H. de Charencey, p. 72). Note du prince Bonaparte.

III

Nous n'avons rien durant l'année 1883. En revanche, 1884 nous apporte cinq lettres, dont deux au moins sont très importantes.

3

« Londres, le 29 mars 1884.

« Mon cher Comte,

« C'est bien aimable à vous de penser si souvent à moi en m'envoyant vos intéressantes brochures. Recevez mes meilleurs remerciements.

« Le vocabulaire Maya, qui fait partie, à ce qu'il paraît, du XIII^e volume (1), me fait supposer que ce volume a déjà paru. S'il en est ainsi j'aimerais bien à le recevoir.

« Quant au catéchisme du P. Baudin, j'aimerais bien savoir où je pourrais me procurer le catéchisme de Cambrai en français.

« Croyez-moi toujours

« V. dévoué,

« L.-L. BONAPARTE ».

4

« Londres, 5 avril 1884.

« Mon cher Comte,

« J'ai reçu le Dic. français Maya, le Tome XIII des Actes, etc., et le Catéchisme du P. Baudin. Agréer mes meilleurs remerciements pour ces intéressants opuscules, et croyez-moi, comme toujours,

« Vtre dévoué,

« L.-L. BONAPARTE. »

« P.-S. — Je vous adresse, assurées et sous bandes, trois petites brochures que je vous prie d'accepter. »

Voici une lettre sur laquelle j'attire spécialement l'attention des Heuskarographes. Elle est d'ailleurs d'une écriture plus ferme et plus appliquée que les précédentes et semble avoir été méditée, du moins quant au fond :

5

« Londres, le 10 avril 1884.

« Mon cher Comte,

« Vous m'accusez réception de mes deux brochures espagnoles, mais n'y avait-il pas aussi un feuillet in-folio renfermant une lettre en dialecte de la

(1) Il s'agit des « Actes de la Société philologique ». G. L.

Vallée de Salazar, suivie de quelques observations linguistiques (1). Si je l'ai oubliée, je suis prêt à vous en envoyer une (2).

« Que je regrette de ne pouvoir m'occuper des observations critiques que vous me demandez. Cela exige du temps, et malheureusement tout mon temps est pris par la Société philologique de Londres avec laquelle j'ai pris des engagements qui m'ôtent toute liberté. Je vous dirai toutefois, sans détour, qu'il me paraît, qu'en général, ma manière de voir, en fait d'étymologies basques, ne s'accorde pas avec la vôtre (3). Quant à *egun*, *eguzki*, vous avez ma manière de voir dans les deux brochures espagnoles que je viens de vous envoyer. Je ne saurais admettre que *ara* signifie « langue » en basque, pas plus que « ad buccam ». *Bouche* est *au*, *ao*, *abo*, *aba*, et non pas *a*. On dit bien *andi* et *aurdi*, *arpegi* et *aurpegi*, mais on ne dit pas *a* pour *au*. Je n'admets pas non plus que *u* dans *uso* signifie « bouche ». Le mot « bouche », en basque, est toujours rendu par une diphthongue ou par un dissyllabe, même lorsqu'il vient en composition, comme dans *auzpetu* « prosterné », et non pas *azpetu*. *Igeri*, ne signifie pas « humide », mais « natation ». « Charbon » n'est pas *ikaitz*, mais *ikatz*. *Aitz* « rocher » n'a rien de commun avec *atz* « gale » en guipuscoan, et « doigt », en biscayen, etc., etc. Il ne faut pas croire, selon moi, que l'on puisse, lorsque cela est commode, ajouter, retrancher, ou modifier les lettres basques. La raison de la commo lité ne saurait suffire. Il faut des exemples pris de la langue telle qu'elle existe, et non pas telle qu'elle peut avoir ou ne pas avoir été. Je conçois que *ug* en composition signifie « eau » ; que *ek* signifie « soleil » ; que *ill* signifie « lune », etc., car on a *ugarte* syn. de *urarte* « ile » ; *ekhi* ou *eki*, syn. de *eguzki* ; *illena* « lundi » ou « dies lunæ », etc. ; mais, à moins de pouvoir donner des exemples dans ce genre, je ne crois pas que l'on doive se permettre des suppositions, possibles si l'on veut, mais qui manquent de preuves.

« J'espère que ma franchise ne vous déplaira pas, du moment que vous me demandez mon opinion.

« Je regrette, je le répète, de ne pas avoir le temps de m'étendre plus longtemps, sur un sujet qui occuperait un gros volume. C'est, par la même raison, que je n'ai pas voulu faire une critique des ouvrages de M. Van Eys, car la critique m'aurait pris plus de temps que de composer un nouveau dictionnaire (4).

(1) Cette lettre et ces observations ont paru dans le num. 65 de la « Revista Euskara » de M. Arturo Campion et ont été tirées à part. G. L.

(2) seconde (mot barré). G. L.

(3) Sic. G. L.

(4) Je ne puis m'empêcher de trouver ici le Prince Bonaparte un peu dur. Il y a des erreurs et bien des assertions contestables dans les travaux de M. Van Eys, qui sont d'ailleurs quelque peu incomplets. Mais ces travaux sont à d'autres points de vue très intéressants et seront toujours consultés avec fruit par les Basquistans. Et il en est peu dont on puisse en dire autant.

Mais je dois dire, à la décharge du Prince, qu'il a dû cette légère vivacité de plume au souvenir des polémiques extrêmement violentes qu'il venait d'avoir avec M. Van Eys dans la revue anglaise *The Academy*. — Georges Lacombe.

« Quant à savoir qui a tort ou qui a raison de moi ou de ceux qui ne pensent pas comme moi, je m'en rapporte au public compétent, et surtout à la postérité.

« Que chacun toutefois travaille de son côté, et vous pouvez être assuré que tous ceux qui travaillent comme vous d'une manière consciencieuse auront toujours droit à mon estime, à ma sympathie et à ma meilleure amitié.

« Votre dévoué.

« L.-L. BONAPARTE. »

Je ne relèverai qu'un point dans ce qui précède, c'est celui qui concerne le jugement porté par le prince sur lui-même. Il est mort depuis dix-sept ans, et je crois que la postérité dira que si ses théories ne sont pas toutes inattaquables, du moins les innombrables faits qu'il a recueillis à la suite d'un travail colossal et acharné sont et resteront la base absolument indispensable de toute étude sérieuse sur la langue basque. Et je défie qui que ce soit de me contredire.

La lettre suivante contient, comme la précédente, des observations sur le vocabulaire :

6

« Londres, le 14 Avril 1884.

« Mon cher Comte,

« Je n'ai que le temps de vous écrire à la hâte, pour me borner à vous répéter que nous avons adopté un système fort différent en fait d'étymologie. *Chaleur* en basque, n'est pas *eg* ou *eke* ou *ike*, mais *bero*, *berotasuna*, etc. D'où viennent *egur*, *egosi*, *ikatz*? Je n'en sais rien, mais je préfère n'en rien savoir (1) que de supposer gratuitement que *ek* signifie « chaleur ». *Ek*, au contraire, est bien « soleil » en kopte, de même que *eki* en basque et *egu*, ou *egun* « jour ». Voilà pourquoi j'admets *ek* et *egu* dans ce sens, et pourquoi je n'admets pas *ek* « chaleur ».

« Croyez-moi toujours

« Votre dévoué,

« L.-L. BONAPARTE. »

« P.-S. — Ci joint un petit article sur « artichaut » que je vous prie d'agréer. »

Voici le dernier billet écrit par le prince durant l'année 1884 :

7

« Londres, le 24 Nov. 1884.

« Mon cher Monsieur de Charencey,

« Je vous adresse, d'après ma promesse, mes derniers petits travaux sur le basque : 1° Les temps anciens comparés avec les temps modernes de cette

(1) Le Prince Bonaparte, comme l'immense majorité des Français, faisait la faute de préférer *que* ».

↑ *Remarques sur certaines assertions de M. Vinson concernant la Langue Basque* (Collins 1902, n° 205)

langue (1); 2° Un article de l' « Academy » sur ma visite chez Lord and Lady Macclesfield (2); 3° Quelques observations, en guise de correctif, ou médecine salutaire, sur certaines remarques de votre ami M. Vinson, qui ne vous ménage pas beaucoup dans son article (3). Je n'aime pas ce ton qu'il prend avec vous; bien s'en faut.

« Je vous prie de m'accuser réception des brochures et de me croire, comme toujours

« Votre affectionné,

« L.-L. BONAPARTE ».

IV

L'année 1885 nous apporte quatre documents intéressants, qu'on en juge :

8

« Londres, 2 janv. 1885.

« Mon cher Comte,

« J'espère qu'à votre retour à Paris vous y trouverez chez vous les six exemplaires de mes « Nouvelles Remarques » (4). S'il en était autrement, je vous prierais de m'en prévenir. Bien des remerciements pour toute la peine que vous voulez bien vous donner pour leur réimpression.

« Quant aux mots béarnais, espagnols ou français qui se rencontrent souvent dans tout dialecte basque, les uns sont dus à l'ignorance de ces Basques qui connaissent mieux le français, l'espagnol ou le béarnais que leur propre langue. Ces mots n'ont, par conséquent, aucune importance linguistique, puisque, à proprement parler, ils n'existent pas dans le basque des Basques qui ne parlent que leur langue, ou qui, du moins, en ont une plus grande habitude que de toute autre.

« D'autres mots, en assez grand nombre, il est vrai, ont fait irruption dans le basque, même en guipuscoan (5), et il faut bien les reconnaître comme faisant

(1) Cette brochure n'a paru qu'en Anglais. G. L.

(2) Travail qui a aussi été tiré à part. G. L.

(3) Il doit s'agir ici d'un article publié par M. Julien Vinson dans la *Revue de linguistique et de philologie comparée* (n° du 15 juillet 1884, tome XVII de la collection). J'ai relu le passage auquel le prince Bonaparte fait allusion et qui occupe une partie des pages 248 et 249. J'avoue que l'attitude qu'y prend M. Vinson, vis-à-vis de M. de Charencey, encore qu'elle soit légèrement agressive, ne l'est pas plus que celle qu'adopta le prince Bonaparte vis-à-vis de MM. Hovelacque, Vinson, Luchaire, Van Eys et autres. G. L.

(4) Il s'agit ici des « Nouvelles remarques sur la langue basque » insérées dans le tome XV des *Actes de la Soc. phil.* et parues aussi à part quelque temps auparavant.

(5) On sait assez que le prince Bonaparte avait une affection particulière pour ce dialecte. G. L.

partie de la langue actuelle, puisque les Basques basquistants eux-mêmes s'en servent. Leur importance, sans être nulle, est toutefois très secondaire (sic), et leur nombre, en tout cas, très-inférieur à celui des mots non germaniques qui, tout en constituant la majorité du vocabulaire anglais (1), ne sauraient empêcher à cause de leur importance très secondaire, tout aussi bien que de leur nature, que l'anglais ne soit pas une langue essentiellement germanique. Ce n'est pas tant le nombre que le sens des mots, et surtout la grammaire d'une langue que le vrai linguiste doit prendre en considération dans ses recherches.

« Quant au *gallego*, il n'y a qu'un dictionnaire *gallego-castellano*, par Cuveiro, imprimé en Galice, qui mérite ce nom. Il ya aussi un ou deux vocabulaires, encore moins complets que celui de Cuveiro. Je ne crois pas que vous trouverez de mots gallegos entrés dans le basque (2) qui ne soient en même temps castillans, car c'est bien le castillan de la Vieille Castille, ou les variétés castillanes de la Biscaye, de la Navarre et de l'Alava qui sont entrés dans le basque de ces provinces, sans exclure celle de Guipuscoa, quoique celle-ci ne touche pas au castillan, mais seulement aux dialectes basques, n'importe de quel côté. Les autres dialectes basques sont séparés du *gallego*, qui occupe outre la Galice un tout petit coin (el Bierzo) du nord-ouest de la province espagnole de Leon, non seulement par le castillan, mais aussi par tout l'asturien, vrai dialecte espagnol indépendant qui se trouve entre le galicien (co-dialecte portugais) et les variétés castillanes du Pays Basque. Le *gallego*, en effet, se trouve être à l'extrémité opposée de la région appartenant au pays basque.

« Je ne pense pas qu'il soit au pouvoir de personnes (sic), dans l'état actuel de la lexicographie basque, de donner au public un dictionnaire étymologique satisfaisant (3). Ayons d'abord, ce qui manque, un bon dictionnaire ordinaire, tel que celui de l'Académie (4), soit basque-espagnol, soit basque-français, et nous pourrions alors, commencer à songer à un vrai Dictionnaire étymologique de la langue basque. Nous n'aurons, sans cela, que des avortons de dictionnaire étymologique, comme celui du trop fameux van Eys (5).

« Croyez-moi toujours

« Vtre tr.-affé,

« L.-L. BONAPARTE. »

(1) Première rédaction, barrée : la majorité des mots de cette langue.

(2) Au lieu de « dans le basque », B. avait d'abord écrit par distraction : En Espagne.

(3) On n'en pourrait pas dire autant aujourd'hui, puisque nous avons le dictionnaire d'Azkue. Et l'admirable tentative de Hugo Schuchardt dans « Baskisch und Romänisch », n'est-elle pas une contribution très importante à la réalisation de ce « dictionnaire étymologique » ? G. L.

(4) Il est permis de ne pas professer pour le dictionnaire de l'Académie française le respect que le prince L.-L. B. semble avoir : celui de Littré, et celui de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas sont en général des guides plus sûrs aujourd'hui. G. L.

(5) Un peu dur, ce jugement, pour un dictionnaire qui n'est à coup sûr qu'un lexique, mais qui, en dépit des erreurs qu'il contient, est encore fort bon à consulter. G. L.

Dans la missive ci-après, nous trouvons des vues sur des mots romano-basques :

9

« 25 janvier 1885.

« Mon cher Comte,

« Je crois que *apaiz* et *apez* ou *aphez* leurs dérivés, viennent du nominatif latin *abbas*, it. *abate* ou *abbate*, esp. *abad*, port. *abade*, ni plus ni moins que *gorputz* ou *korputz* (pron. *gorputs* ou *korputs*) dérivent du nominatif latin « corpus ». Le basque emprunte quelquefois au nominatif et quelquefois à l'ablatif, ou plutôt à l'accusatif latins, comme *lege*, *errege*, *pika*, *pake*, de *legem*, *regem*, *pacem*, *picem* ou si l'on aime mieux de « *lege*, *rege*, *pace*, *pice* ». Or, en bisciaïen, *abade* est exactement *apaiz* « prêtre, curé, » car *apaiz* n'existe pas en bisciaïen (1). Il paraît donc que *apaiz* (pron. *apais*) n'est que le nominatif « *abbas* », tandis que *abade* (qu'il dérive directement ou non du castillan « *abad* » peu importe) représente l'ablatif « *abbate* » ou l'accusatif « *abbatem* ». Quant au développement de l'*i* dans *apaiz*, il ne doit pas étonner, car il peu (sic) fort bien avoir pris naissance, d'après les lois générales des permutations phonétiques, par (sic) l'influence de la consonne palatale basque *z* (conf. *paire* de *patrem* par l'influence du *t*).

« *Abesque* donc se rapporte au grec *επισκοπος*, tandis que *apaiz*, *apez*, *aphez*, *abade* et *abbas* reconnaissent une origine sémitique.

« Croyez-moi toujours

« V. dvé,

« L.-L. BONAPARTE. »

10

« Londres, le 23 sept. 1885.

« Mon cher Comte,

« Je vous écris très à la hâte pour vous assurer que je n'ai jamais reçu les épreuves de mon second travail, ayant pour titre : « *Nouvelles Remarques sur la langue basque* », dans lesquelles il est question (en note) des manuscrits basques de Lord Macclesfield.

« Les seuls (sic) épreuves que j'ai reçues sont 1^o Celles des extraits de mes lettres devant paraître dans le Bulletin ; 2^o Celles de mon premier travail ayant pour titre : « *Remarques sur certaines assertions, etc., de M. J. Vinson, etc.* »

« Je vous ai remis, il y a déjà longtemps, un exemplaire de chacun de ces deux petits opuscules qui doivent paraître ensemble dans les « Actes ».

« Croyez-moi toujours

« Vtre affé,

« L.-L. BONAPARTE. »

(1) Ce renseignement paraît tout à fait exact. (Voir le Dictionnaire d'Azkue aux mots *apaiz* et *abade*.) G. L.

La dernière lettre de 1885 est d'une écriture beaucoup plus hésitante et tombante que toutes les précédentes, et un graphologue n'aurait pas de peine à y voir des signes non équivoques de tristesse et de lassitude. Elle ne laisse pas, cependant, d'être assez riche d'idées :

41

« Londres, le 16 oct. 1885.

« Mon cher Comte,

« Je vous remercie de votre nouvelle brochure ; mais, quant à la critique que vous me demandez, je vous dirai, sans détours, que mon état de convalescence s'y oppose. Si Dieu permet que je me rétablisse, je ne pourrai consacrer tout mon temps qu'à compléter une foule d'ouvrages que j'ai eu le tort d'entreprendre sans compter sur la durée de la vie humaine. Je ne saurais, par conséquent, m'occuper de critiquer les ouvrages des autres. Tout en gardant mes opinions en fait de basque, je suis toujours content de savoir ce que les autres pensent sur cette langue, même quand je ne puis m'entendre avec eux. Au reste, la réponse à un grand nombre de vos opinions se trouve dans les différentes lettres que je vous ai écrites et dans mes écrits imprimés. Je suis désolé de concevoir très souvent les choses qui se rapportent au basque d'une manière très différente de celle que (sic) vous les concevez. Le temps, la force et la santé me manquent pour vous signaler toutes celles de vos assertions qui ne s'accordent pas avec mes opinions.

« Agrérez l'assurance de mes meilleurs sentiments d'estime et d'amitié.

« Vtre dévoué,

« L.-L. BONAPARTE ».

« P.-S. — Pour vous prouver ma bonne volonté, veuillez bien que je vous indique les erreurs suivantes :

« 1^o Ce n'est pas le formulaire rédigé par les protestants à La Rochelle qui est le plus ancien texte basque connu, mais les poésies de B. d'Etchepare, curé de St-Jean-le-Vieux (1) ;

« 2^o *Bara* ne saurait avoir aucun rapport avec *barra*, mais seulement avec *para*, *parar*, *pararse* « detenersé » en espagnol, comme *bara*, « temps d'arrêt » en basque ; et *hora* n'a certainement pas plus de ressemblance avec *perro* que *alfana* avec *equus*. *R* néo-latin, je le répète, ne se permute pas (sic) en *rr* en basque ;

« 3^o *Baratze* de *baratu* « detenersé » ne se rapporte pas à *barat* gascon, car *baratze* « jardin » c'est « el lugar adonde uno se detiene » ;

« 4^o *Artizarra*, simple variante morphologique de *Artizarra* est évidemment

(1) Il est évident que nous nous trouvons ici en présence d'une distraction du prince Bonaparte : car il savait aussi bien que personne que Dechepare était curé de Saint-Michel-le-Vieux. G. L.